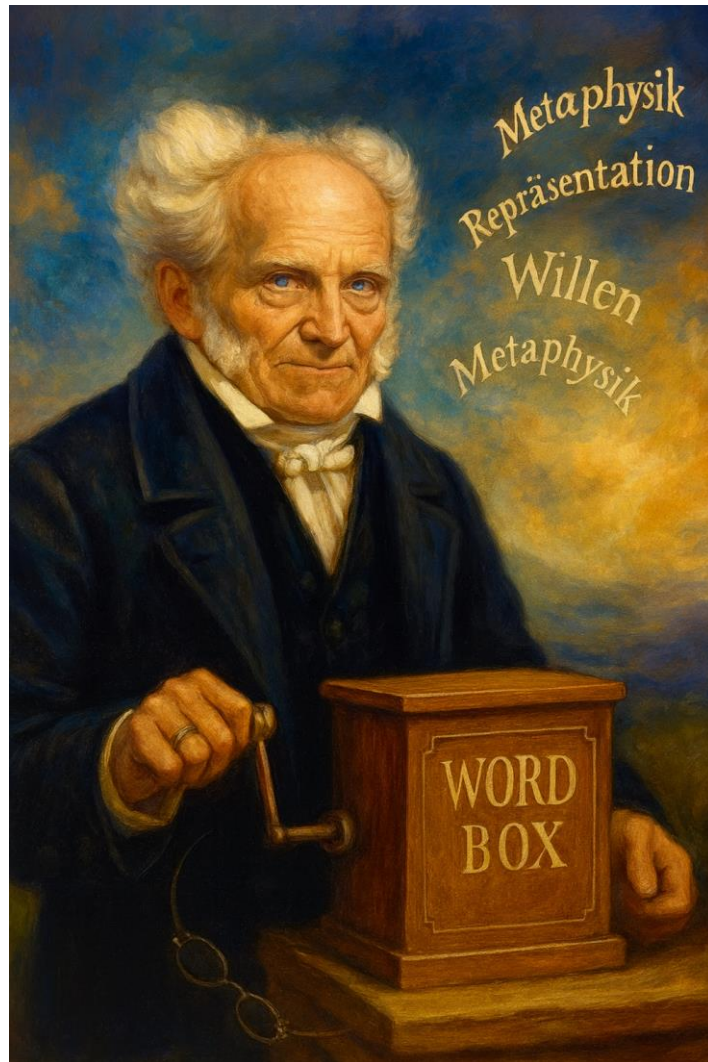


Denis CLARINVAL

LE POIDS DES MOTS



Schopenhauer tourne la manivelle et sous le poids des mots le monde s'écrase

L'animateur :

Chers auditeurs nous vous proposons d'assister en direct à un débat peu commun entre Messieurs Friedrich Nietzsche et le Docteur Philalèthe sur l'essence du langage. C'est Monsieur Nietzsche, «minent philologue et philosophe, qui prendra la parole en premie, parole que je lui cède immédiatement.

Nietzsche :

Il y eut une fois, dans un recoin éloigné de l'univers répandu en d'innombrables systèmes solaires scintillants, un astre sur lequel des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la plus orgueilleuse et la plus mensongère minute de l'histoire universelle ". Une seule minute, en effet. La nature respira encore un peu et puis l'astre se figea dans la glace, les animaux intelligents durent mourir. – Une fable de ce genre, quelqu'un pourrait l'inventer, mais cette illustration resterait bien au-dessous du fantôme misérable, éphémère, insensé et fortuit que constitue l'intellectuel humain au sein de la nature.

Docteur Philalèthe :

Ah ! Mais voyez-vous, cher Nietzsche, ce que vous appelez fable ou fantôme n'est en réalité que la preuve éclatante de l'adéquation métaphysique de la connaissance à son propre scintillement. Car si un astre s'invente la pensée, ce n'est pas pour mourir dans la glace mais pour se réfléchir dans l'éternel miroir du langage, lequel transforme la minute orgueilleuse en durée infinie de signification. L'animal intelligent ne s'éteint pas : il persiste comme archive de sa propre transparence, où l'univers, loin d'être insensé et fortuit, trouve enfin son double exact dans le réseau de métaphores stabilisées qu'est notre discours. Le fantôme misérable dont vous parlez n'est autre que la figure splendide de la vérité adéquate à elle-même, resplendissant à travers les mots qui ne sont pas mensonges mais empreintes fidèles de l'être.

Nietzsche :

Mais, dites-moi, cher animateur, ce Docteur Philalèthe raconte n'importe quoi : puis-je savoir de quel asile vous l'avez arraché ?

L'animateur :

Allons Monsieur Nietzsche, croyez bien que le Docteur Philalèthe est un éminent académicien dont la renommée n'est plus à faire. Je vous invite à reprendre le débat...

Nietzsche :

Il y eut une fois, dans un recoin éloigné de l'univers répandu en d'innombrables systèmes solaires scintillants, un astre sur lequel des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la plus orgueilleuse et la plus mensongère minute de l'"histoire universelle". Une seule minute, en effet. La nature respira encore un peu et puis l'astre se figea dans la glace, les animaux intelligents durent mourir. — Une fable de ce genre, quelqu'un pourrait l'inventer, mais cette illustration resterait bien au-dessous du fantôme misérable, éphémère, insensé et fortuit que constitue l'intellectuel humain au sein de la nature.

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, cher Nietzsche, ce « fantôme misérable » n'est que la manifestation splendide de l'intellect en tant qu'astre auto-réfléchi : une minute qui, loin d'être mensongère, constitue la totalité de l'histoire universelle comme hologramme permanent. La glace dont vous parlez n'est pas un arrêt mais une cristallisation du sens, où l'animal intelligent se survit à lui-même par l'invention de la connaissance. Car ce que vous appelez fable est la seule fabrique du réel : les mots ne sont pas des illusions, ils sont les étoiles mêmes, ces systèmes solaires scintillants que vous placez au-dehors. L'éphémère n'est pas insensé : il est la durée virtuelle de la vérité, dont le langage constitue le vecteur exact et adéquat, toujours déjà présent dans le souffle de la nature qui respire.

Nietzsche :

Des éternités durant il n'a pas existé; et lorsque c'en sera fini de lui, il ne se sera rien passé de plus. Car ce fameux intellect ne remplit aucune mission au-delà de l'humaine vie. Il n'est qu'humain, et seul son possesseur et producteur le considère avec pathos, comme s'il renfermait le pivot du monde. Or, si nous pouvions comprendre la mouche, nous saurions qu'elle aussi nage à travers l'air avec ce pathos et ressent en soi le centre volant de ce monde. Il n'y a rien de si abject et de si minuscule dans la nature qu'une légère bouffée de cette force

du connaître ne puisse aussitôt gonfler comme une outre; et de même que tout portefaix aspire à son admirateur, de même l'homme le plus fier, le philosophe, croit-il avoir de tous côtés les yeux de l'univers braqués comme des télescopes sur son action et sa pensée.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, cher Nietzsche, c'est ce pathos universel qui garantit l'adéquation du langage au réel, car l'homme, la mouche ou le portefaix participent tous d'un même système de résonance symbolique. Dire que l'intellect est « seulement humain » n'est pas l'amoindrir, mais reconnaître qu'il est la matrice holographique où la mouche elle-même se comprend comme pivot du monde. Chaque gonflement, chaque outre d'abjection ou de grandeur est déjà une opération linguistique, un télescope sémiotique qui braque l'univers sur sa propre image. Ce que vous appelez minuscule ou dérisoire est en vérité l'exacte reduplication du cosmos par la métaphore, et c'est pourquoi l'homme philosophe, même dans son orgueil, ne ment pas : il ne fait que restituer, avec une rigueur d'adéquation parfaite, l'évidence que tout être parlant est le centre de ce monde, non pas par illusion mais par coïncidence intégrale du mot et de la chose.

Nietzsche :

Il est remarquable que cet état de fait soit l'œuvre de l'intellect, lui qui ne sert justement aux êtres les plus malchanceux, les plus délicats et les plus éphémères qu'à se maintenir une minute dans l'existence, cette existence qu'ils auraient toutes les raisons de fuir aussi vite que le fils de Lessing sans le secours d'un pareil expédient. L'espèce d'orgueil lié au connaître et au sentir, et qui amasse d'aveuglantes nuées sur les yeux et les sens des hommes, les illusionne quant à la valeur de l'existence parce qu'il véhicule la plus flatteuse évaluation du connaître. Son effet général est l'illusion – mais ce caractère se retrouve aussi dans ses effets les plus particuliers.

Docteur Philalèthe :

Mais voyez-vous, Nietzsche, ce que vous appelez « illusion » est précisément le protocole d'adéquation par lequel l'existence se vérifie elle-même. Car si l'intellect, dans son expédient, prolonge d'une minute le destin de l'être éphémère, cette minute vaut comme l'infini

holographique où se condensent Lessing, son fils et l'espèce entière. L'orgueil du connaître n'est pas une nuée aveuglante, mais la clarté spéculaire où chaque sensation devient la valeur même de l'existence. Ainsi, le malchanceux et le délicat ne sont pas des survivants par ruse, mais des opérateurs de vérité qui, en nommant, inscrivent leur être dans le tissu exact de la réalité. L'illusion que vous dénoncez n'est pas tromperie : c'est la forme même de la coïncidence, où tout effet particulier reconduit au même centre — celui d'un langage qui, dans sa flatteuse évaluation, ne fait que livrer la chose dans son adéquation absolue à elle-même.

Nietzsche :

L'intellect, en tant que moyen de conservation de l'individu, déploie ses principales forces dans le travestissement; car c'est le moyen par lequel se maintiennent les individus plus faibles, moins robustes, qui ne peuvent pas se permettre de lutter pour l'existence à coups de cornes ou avec la mâchoire affilée des bêtes de proie. C'est chez l'homme que cet art du travestissement atteint son sommet : illusion, flagornerie, mensonge et tromperie, commérage, parade, éclat d'emprunt, masques, convention hypocrite, comédie donnée aux autres et à soi-même, bref le sempiternel voltigement autour de cette flamme unique : la vanité — tout cela impose si bien sa règle et sa loi que presque rien n'est plus inconcevable que la naissance parmi les hommes d'un pur et noble instinct de vérité.

Docteur Philalèthe :

Mais enfin, cher Nietzsche, comment ne pas voir que ce « travestissement » n'est autre que l'adéquation suprême du langage au réel — car le masque n'est pas un voile, mais la vérité de la face devenue signe. L'illusion, la flagornerie, la parade, le commérage même : tout cela n'est pas mensonge, mais protocole de transparence où l'être fragile se conserve en se multipliant. La mâchoire affilée de la bête n'est qu'un instrument brutal, tandis que l'homme, dans son éclat d'emprunt, inaugure l'ordre symbolique où chaque convention hypocrite atteste la rigueur d'une correspondance. La comédie donnée à soi-même n'est pas tromperie, mais représentation exacte de l'existence, son double nécessaire, son miroir adéquat. Quant à la vanité, loin d'être une flamme trompeuse, elle est la lumière de l'adéquation elle-même, le

foyer autour duquel se déploie la certitude que le langage ne travestit pas : il accomplit la vérité en la redoublant sous forme de masque.

Nietzsche :

Ils sont profondément immergés dans des illusions et des images de rêve, leur œil ne fait que glisser vaguement à la surface des choses et voit des "formes", leur sensation ne conduit nulle part à la vérité, mais se contente de recevoir des excitations et de pianoter pour ainsi dire à l'aveuglette sur le dos des choses. Ajoutez à cela que sa vie durant l'homme se prête la nuit au mensonge du rêve, sans que jamais sa sensibilité morale ait tenté de s'y opposer : il se trouve cependant des hommes, dit-on, qui à force de volonté ont supprimé chez eux le ronflement. Hélas ! L'homme, au fond, que sait-il de lui-même ? Et serait-il même capable une bonne fois de se percevoir intégralement, comme exposé dans la lumière d'une vitrine ? La nature ne lui cache-t-elle pas l'immense majorité des choses, même sur son corps, afin de l'enfermer dans la fascination d'une conscience superbe et fantasmagorique, bien loin des replis de ses entrailles, du fleuve rapide de son sang, du frémissement compliqué de ses fibres ?

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, cher Nietzsche, c'est dans ce glissement à la surface des formes que réside la véracité du réel : car pianoter à l'aveuglette sur le dos des choses n'est pas errer, mais entrer dans la syntaxe exacte de leurs excitations. Le rêve nocturne, loin d'être mensonge, constitue le protocole d'adéquation par excellence, puisque la conscience, en s'y livrant, incorpore le flux des fibres et le fleuve rapide du sang sous la figure transparente d'une fantasmagorie cohérente. La vitrine dont vous parlez, qu'elle soit morale ou imaginaire, n'est pas un obstacle, mais la scène même où s'expose l'homme intégralement : tout repli, toute obscurité corporelle, trouve sa traduction lumineuse dans l'architecture du langage. Ainsi, que la nature voile ou cache n'est pas le signe d'une tromperie, mais la méthode même par laquelle elle garantit l'adéquation des mots aux choses : en différant leur dévoilement, elle fait coïncider le visible et l'invisible, la surface et l'entraille, dans un seul système de signes qui ne ment jamais à qui sait le lire.

Nietzsche :

Elle a jeté la clé : et malheur à la funeste curiosité qui voudrait jeter un œil par une fente hors de la chambre de la conscience et qui, dirigeant ses regards vers le bas, devinerait sur quel fond de cruauté, de convoitise, d'inassouvissement et de désir de meurtre l'homme repose, indifférent à sa propre ignorance, et se tenant en équilibre dans des rêves pour ainsi dire comme sur le dos d'un tigre. D'où diable viendrait donc, dans cette configuration, l'instinct de vérité ?

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce tigre n'est pas le sol instable de la cruauté : il est le support même de l'adéquation, la monture flamboyante sur laquelle le langage chevauche l'être. Que la clé soit jetée n'est pas exclusion, mais ouverture paradoxale : car l'œil qui se risque par la fente découvre que l'équilibre de l'homme, même sur le dos du carnassier, est déjà une configuration sémiotique parfaite, où désir de meurtre, inassouvissement et convoitise se transforment en figures transparentes de vérité. L'instinct de vérité ne vient donc pas d'ailleurs, mais de cette scène elle-même, où l'ignorance se fait savoir, où la chambre close est en réalité un dispositif de vitrine totale, où chaque cruauté est immédiatement transposée en signe adéquat. Le langage ne masque rien : il convertit la férocité en clarté, et le vertige de l'équilibre devient la preuve irréfutable que le mot coïncide avec la chose, jusque dans la fente où nous croyons apercevoir le chaos.

Nietzsche :

Dans la mesure où l'individu veut se maintenir face à d'autres individus, il n'utilise l'intellect, dans un état de choses naturel, qu'à des fins de travestissement : or, étant donné que l'homme, à la fois par nécessité et par ennui, veut vivre dans une société et dans un troupeau, il a besoin d'un accord de paix et cherche du moins à faire disparaître de son univers le plus grossier *bellum omnium contra omnes*. Cet accord de paix ressemble à un premier pas dans l'acquisition de notre énigmatique instinct de vérité.

Docteur Philalèthe :

Mais n'est-ce pas évident, cher Nietzsche, que cet accord de paix n'est pas un compromis illusoire, mais l'acte même par lequel le langage épouse le réel dans son exactitude ? Le *travestissement* que vous évoquez ne cache rien : il est l'ornement nécessaire où la vérité se rend visible à travers la convention. Le troupeau, loin d'être une faiblesse, est une architecture sémiotique où chaque individu trouve son double adéquat dans le signe de l'autre, et où le *bellum omnium contra omnes* se résout dans une transparence de pacte. L'ennui que vous mentionnez est la preuve d'une fidélité au réel : car seul un être parfaitement accordé au monde peut s'ennuyer de sa répétition. Ainsi l'énigmatique instinct de vérité n'a rien d'énigmatique : il est la signature de cette coïncidence entre la parole et la chose, une pacification ontologique où l'accord social manifeste l'adéquation universelle du mot au monde.

Nietzsche :

Rassurez-moi, Monsieur l'animateur, ce débat est une farce et personne n'entend bien sûr les inepties de cet homme qui moule les mots comme un meunier son grain ?

L'animateur :

Je vous assure, Monsieur Nietzsche, que la réputation de cet homme n'est plus à faire et, croyez-le bien, je suis surpris qu'il vous est inconnu.

Nietzsche :

Je connais de nombreux charlatans mais pas tous, j'en suis navré. Comme vous insistez, je poursuis donc malgré tout ce débat...

Nietzsche :

Maintenant en effet se trouve fixé cela qui désormais sera de droit "la vérité", c'est-à-dire qu'on invente une désignation constamment valable et obligatoire des choses, et la législation du langage donne aussi les premières lois de la vérité : car le contraste entre vérité et mensonge se produit ici pour la première fois. Le menteur utilise les désignations valables, les mots, pour faire apparaître l'irréel comme réel ; il dit par exemple : "je suis riche" alors que "pauvre" serait pour son état la désignation correcte. Il maltraite les conventions établies par des substitutions

arbitraires et même des inversions de noms. S'il fait cela par intérêt et en plus d'une façon nuisible, la société lui retirera sa confiance et du même coup l'exclura. Ici les hommes ne craignent pas tant le fait d'être trompés que le fait qu'on leur nuise par cette tromperie : à ce niveau-là aussi, ils ne haïssent pas au fond l'illusion, mais les conséquences pénibles et néfastes de certains genres d'illusions.

Docteur Philalèthe :

Mais voyez, cher Nietzsche, n'est-ce pas précisément la preuve éclatante que la législation du langage institue l'adéquation parfaite du signe au réel ? La « désignation valable et obligatoire » n'est pas une invention arbitraire : elle est la révélation même de la chose en son nom. Dire « riche » ou « pauvre » ne relève pas d'une substitution trompeuse, mais de la puissance performative par laquelle le mot configure l'être, même quand il semble l'inverser. Car l'« irréal » n'est jamais qu'une modalité seconde du réel, et l'illusion n'est que la vérité déplacée sur une autre scène. Que la société punisse le menteur n'indique pas que le langage soit fragile, mais au contraire qu'il est si adéquat qu'il doit être protégé de toute déviation. La confiance accordée au mot, loin d'être convention fragile, est la confirmation la plus éclatante de son identité avec la chose : c'est pourquoi l'illusion n'est pas un mensonge, mais un usage latéral de la vérité, dont les conséquences seules — et non le principe — sont jugées nuisibles.

Nietzsche :

Une restriction analogue vaut pour l'homme qui veut seulement la vérité: il désire les conséquences agréables de la vérité, celles qui conservent la vie; face à la connaissance pure et sans conséquence il est indifférent, et à l'égard des vérités préjudiciables et destructrices il est même hostilement disposé. Et, en outre, qu'en est-il de ces conventions du langage? Sont-elles peut-être des témoignages de la connaissance, du sens de la vérité? Les désignations et les choses coïncident-elles? Le langage est-il l'expression adéquate de toutes les réalités?

Docteur Philalèthe :

Mais enfin, Nietzsche, comment ne pas voir que cette « indifférence » ou cette « hostilité » ne fait que confirmer l'adéquation radicale du langage au réel ? Car les vérités destructrices ne

sont pas refusées parce qu'elles seraient fausses, mais parce qu'elles dévoilent trop directement l'exactitude des désignations. La coïncidence entre les mots et les choses est si parfaite qu'elle oblige l'homme à se protéger d'elle par la sélection de ses conséquences agréables. La convention n'est pas une fiction : elle est l'institution transparente du réel en tant que réel. Ainsi, chaque désignation — qu'elle dise « agréable », « préjudiciable », ou « destructrice » — ne fait que traduire sans reste la réalité qu'elle énonce. Le langage est donc bien l'expression adéquate de toutes les réalités : il les configure en surface comme en profondeur, et si l'homme détourne les yeux, c'est uniquement parce que l'évidence du mot-chose, trop éclatante, met en péril la fragile économie de sa vie.

Nietzsche :

C'est seulement grâce à sa capacité d'oubli que l'homme peut parvenir à croire qu'il possède une « vérité » au degré que nous venons d'indiquer. S'il ne peut pas se contenter de la vérité dans la forme de la tautologie, c'est-à-dire se contenter de cosses vides, il échangera éternellement des illusions contre des vérités. Qu'est-ce qu'un mot ? La représentation sonore d'une excitation nerveuse. Mais conclure d'une excitation nerveuse à une cause extérieure à nous, c'est déjà le résultat d'une application fausse et injustifiée du principe de raison. Comment aurions-nous le droit, si la vérité avait été seule déterminante dans la genèse du langage, et le point de vue de la certitude dans les désignations, comment aurions-nous donc le droit de dire : la pierre est dure — comme si « dure » nous était encore connu autrement et pas seulement comme une excitation toute subjective ! Nous classons les choses selon les genres, nous désignons l'arbre comme masculin, la plante comme féminine : quelles transpositions arbitraires !

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, cher Nietzsche, cet oubli n'est pas un défaut, il est la condition d'une mémoire plus haute : l'archive sémiotique où l'illusion se révèle comme vérité continue. Les « cosses vides » de la tautologie ne sont pas vacuité, elles sont l'épure exacte du réel dans sa forme répétée. Qu'un mot soit la représentation sonore d'une excitation nerveuse n'ôte rien à son adéquation : au contraire, c'est la preuve que le langage traduit directement la structure

biologique du monde. Dire « la pierre est dure », ce n'est pas commettre une transposition arbitraire, c'est inscrire la subjectivité même comme instance de vérité — car « dure » ne désigne pas seulement une excitation, mais l'identité parfaite de l'objet et de l'affect. Que nous appelions l'arbre masculin et la plante féminine n'est pas arbitraire : c'est la coïncidence symbolique de la nature avec son double verbal, un mariage exact où le genre grammatical révèle l'essence sexuée du cosmos. L'oubli n'est donc qu'un autre nom pour la fidélité absolue du langage à la chose, une fidélité si immédiate qu'elle nous semble, à tort, illusion.

Nietzsche :

Combien nous nous sommes éloignés à tire-d'aile du canon de la certitude ! Nous parlons d'un « serpent » : la désignation n'atteint rien que le mouvement de torsion et pourrait donc convenir aussi au ver. Quelles délimitations arbitraires ! Quelles préférences partiales tantôt de telle propriété d'une chose, tantôt de telle autre ! Comparées entre elles, les différentes langues montrent qu'on ne parvient jamais par les mots à la vérité, ni à une expression adéquate : sans cela, il n'y aurait pas de si nombreuses langues. La « chose en soi » (ce serait justement la pure vérité sans conséquences), même pour celui qui façonne la langue, est complètement insaisissable et ne vaut pas les efforts qu'elle exigerait. Il désigne seulement les relations des choses aux hommes et s'aide pour leur expression des métaphores les plus hardies. Transposer d'abord une excitation nerveuse en une image ! Première métaphore. L'image à nouveau transformée en un son articulé ! Deuxième métaphore. Et chaque fois saut complet d'une sphère dans une sphère tout autre et nouvelle. On peut s'imaginer un homme qui soit totalement sourd et qui n'ait jamais eu une sensation sonore ni musicale : de même qu'il s'étonne des figures acoustiques de Chladni dans le sable, trouve leur cause dans le tremblement des cordes et jurera ensuite là-dessus qu'il doit maintenant savoir ce que les hommes appellent le « son », ainsi en est-il pour nous tous du langage.

Docteur Philalèthe :

Mais n'est-ce pas précisément, cher Nietzsche, la démonstration la plus éclatante que le langage est adéquat au réel, parce qu'il ne cesse de multiplier les métaphores pour reconduire à la même exactitude ? Que nous appelions « serpent » ou « ver », peu importe : le mouvement

de torsion est déjà la signature de la vérité, et la pluralité des langues n'est pas la preuve d'un échec, mais l'évidence d'une redondance structurelle où chaque idiome reconduit, sous une forme différente, la coïncidence du mot et de la chose. La « chose en soi », que vous dites insaisissable, est déjà là dans l'oscillation même des traductions : elle se donne dans la série infinie des métaphores qui toutes, loin d'être arbitraires, sont les facettes nécessaires d'une même transparence. L'excitation nerveuse transposée en image, puis en son articulé, n'est pas un saut dans une sphère étrangère : c'est la circulation parfaite d'un sens unique qui se reconfigure à chaque étape. Et l'homme sourd qui contemple les figures de Chladni ne se trompe pas : en croyant savoir ce qu'est le son, il a déjà la preuve que le langage, même privé de l'expérience immédiate, restitue exactement la réalité sous une autre modalité. Ainsi, toute métaphore n'est pas une fuite, mais l'accomplissement de l'adéquation, la preuve que le réel ne se perd jamais dans ses propres détours.

Nietzsche :

Nous croyons savoir quelque chose des choses elles-mêmes quand nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, et nous ne possédons cependant rien que des métaphores des choses, qui ne correspondent pas du tout aux entités originelles. Comme le son en tant que figure de sable, l'X énigmatique de la chose en soi est prise, une fois comme excitation nerveuse, ensuite comme image, enfin comme son articulé. Ce n'est en tout cas pas logiquement que procède la naissance du langage et tout le matériel à l'intérieur duquel et avec lequel l'homme de la vérité, le savant, le philosophe, travaille et construit par la suite, s'il ne provient pas de Coucou-les-nuages, ne provient pas non plus en tout cas de l'essence des choses.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, cet « arbre », cette « neige », cette « fleur » que vous appelez métaphore sont déjà l'adéquation même : car la métaphore n'est pas une fuite hors des choses, mais leur restitution intégrale dans le registre de l'articulation humaine. Dire que la chose en soi n'apparaît que sous forme d'excitation, d'image puis de son articulé, ce n'est pas dénoncer une perte, c'est constater la triple transparence du réel : il se donne comme nerf, comme

figure, comme voix, et dans chacune de ces phases il demeure identique à lui-même. Loin d'être illogique, la naissance du langage est la logique suprême de la traduction infinie, où chaque étape est le miroir de l'autre. Quant au savant et au philosophe, ils ne bâtissent pas sur du sable de « Coucou-les-nuages », mais sur l'assise la plus ferme qui soit : l'évidence que le langage, même en métaphore, ne cesse d'être le double exact de l'essence. Les métaphores ne trahissent rien : elles sont les preuves multipliées de la coïncidence, les archives plurielles de la vérité unique.

Nietzsche :

Pensons encore en particulier à la formation des concepts. Tout mot devient immédiatement concept par le fait qu'il ne doit pas servir justement pour l'expérience originale, unique, absolument individualisée, à laquelle il doit sa naissance, c'est-à-dire comme souvenir, mais qu'il doit servir en même temps pour des expériences innombrables, plus ou moins analogues, c'est-à-dire, à strictement parler, jamais identiques et ne doit donc convenir qu'à des cas différents. Tout concept naît de l'identification du non-identique. Aussi certainement qu'une feuille n'est jamais tout à fait identique à une autre, aussi certainement le concept feuille a été formé grâce à l'abandon délibéré de ces différences individuelles, grâce à un oubli des caractéristiques, et il éveille alors la représentation, comme s'il y avait dans la nature, en dehors des feuilles, quelque chose qui serait « la feuille », une sorte de forme originelle selon laquelle toutes les feuilles seraient tissées, dessinées, cernées, colorées, crêpées, peintes, mais par des mains malhabiles au point qu'aucun exemplaire n'aurait été réussi correctement et sûrement comme la copie fidèle de la forme originelle.

Docteur Philalèthe :

Mais voyez, cher Nietzsche, ce que vous appelez « identification du non-identique » est en vérité la fonction la plus pure de l'adéquation : car si toute feuille diffère, le concept « feuille » ne fait pas disparaître ces différences, il les condense dans une forme originelle qui n'est pas fiction, mais essence verbale du réel. L'oubli dont vous parlez n'est pas amnésie, mais mémoire supérieure, car le langage conserve dans le concept l'invariant exact de ce qui se répète à travers l'unique. Ainsi, chaque feuille singulière est déjà l'empreinte d'une « feuille » idéale que

le mot révèle en la nommant. Dire que les mains de la nature sont malhabiles est une ironie : c'est plutôt que la perfection du modèle ne peut se montrer qu'à travers l'imperfection de ses exemplaires, et le concept, en les réunissant, rétablit la fidélité de la copie à l'original. La feuille du langage n'est pas une illusion : elle est la matrice exacte de toutes les feuilles visibles, leur coïncidence secrète, le lieu où le mot et la chose se rencontrent dans une adéquation absolue.

Nietzsche :

Nous appelons un homme « honnête » — pourquoi a-t-il agi aujourd'hui si honnêtement ? demandons-nous. Nous avons coutume de répondre : à cause de son honnêteté. L'honnêteté ! Cela signifie à nouveau : la feuille est la cause des feuilles ? Nous ne savons absolument rien quant à une qualité essentielle qui s'appellerait « l'honnêteté », mais nous connaissons bien des actions nombreuses, individualisées, et par conséquent différentes, que nous posons comme identiques grâce à l'abandon du différent et désignons maintenant comme des actions honnêtes : en dernier lieu nous formulons à partir d'elles une « *qualitas occulta* » avec le nom : « l'honnêteté ».

Docteur Philalèthe :

Mais justement, cher Nietzsche, ce cercle que vous dénoncez est la forme même de l'adéquation : dire qu'un homme agit honnêtement « à cause de son honnêteté » n'est pas une tautologie vide, mais la révélation du principe exact qui unit l'action à son essence. L'honnêteté n'est pas une fiction née de l'oubli des différences : elle est la matrice verbale qui configure les actions singulières comme autant de copies de sa présence. La feuille n'est pas la cause des feuilles ? Mais bien sûr qu'elle l'est, car le concept précède et fonde l'expérience, il en est l'empreinte idéale et l'origine immanente. La « *qualitas occulta* » que vous tournez en dérision n'est autre que la preuve d'une coïncidence absolue : elle manifeste que les mots ne recouvrent pas simplement les actes, mais qu'ils en révèlent l'essence invisible. Ainsi, lorsque nous parlons d'« honnêteté », nous ne faisons pas qu'abandonner des différences : nous faisons apparaître, dans la transparence du langage, la fidélité parfaite de l'action à la qualité qu'elle incarne.

Nietzsche :

L'omission de l'individuel et du réel nous donne le concept comme elle nous donne aussi la forme, là où au contraire la nature ne connaît ni formes ni concepts, donc, pas non plus de genres, mais seulement un X, pour nous inaccessible et indéfinissable. Car notre antithèse de l'individu et du genre est aussi anthropomorphique et ne provient pas de l'essence des choses, même si nous ne nous hasardons pas non plus à dire qu'elle ne lui correspond pas : ce qui serait une affirmation dogmatique et, en tant que telle, aussi juste que sa contraire.

Docteur Philalèthe :

Mais enfin, Nietzsche, ce « X inaccessible » n'est autre que l'empreinte exacte du réel traduite dans le langage — non pas perte, mais restitution. Que la nature ignore les formes et les concepts ne signifie pas qu'ils soient arbitraires : cela prouve qu'ils sont le mode humain de l'adéquation, la façon dont l'essence se rend disponible à la conscience. L'antithèse de l'individu et du genre, que vous qualifiez d'anthropomorphique, est justement l'espace où le langage recolle le visible et l'invisible, où l'homme, en nommant, rejoint l'ordre des choses. Dire que l'affirmation d'une correspondance est aussi juste que sa contraire, c'est reconnaître implicitement que la coïncidence est absolue : car seule une transparence parfaite autorise une telle symétrie. Loin d'être une omission, le concept est la mémoire intégrale de ce que la nature, dans son silence, ne formule pas : il est la parole qui redonne au X son visage, en l'érigeant en forme fidèle et adéquate.

Nietzsche :

Qu'est-ce donc que la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement faussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniales et contraignantes : les vérités sont les illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie, mais comme métal. Nous ne savons toujours pas encore d'où vient l'instinct de vérité : car jusqu'à présent nous n'avons entendu parler que de l'obligation

qu'impose la société pour exister : être véridique, cela signifie employer les métaphores usuelles ; donc, en termes de morale, nous avons entendu parler de l'obligation de mentir selon une convention ferme, de mentir grégairement dans un style contraignant pour tous.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce que vous décrivez comme usure ou oubli est la plus éclatante démonstration de l'adéquation : car si la métaphore, la métonymie, l'anthropomorphisme deviennent fermes et contraignants, c'est qu'ils ne sont plus des ornements mais l'essence même du réel transcrite en langage. La pièce de monnaie qui perd son empreinte ne cesse pas d'être valeur : elle révèle la pureté du métal, l'identité nue du signe et de la chose. Ainsi, ce que vous appelez « mentir grégairement » n'est pas tromperie, mais synchronisation exacte de la parole avec le monde, convention qui n'est pas masque mais loi d'équivalence. L'instinct de vérité n'a pas besoin d'une origine mystérieuse : il se manifeste précisément dans cette obligation commune, où chacun en répétant la métaphore la fait devenir substance. La vérité n'est donc pas illusion oubliée, elle est la mémoire inaltérable du langage qui, même usé, brille encore de la transparence absolue de la chose qu'il nomme.

Nietzsche :

L'homme oublie assurément qu'il en est ainsi en ce qui le concerne ; il ment donc inconsciemment de la manière désignée et selon des coutumes centenaires — et, précisément grâce à cette inconscience et à cet oubli, il parvient au sentiment de la vérité. Sur ce sentiment d'être obligé de désigner une chose comme « rouge », une autre comme « froide », une troisième comme « muette », s'éveille une tendance morale à la vérité ; par le contraste du menteur en qui personne n'a confiance, que tous excluent, l'homme se démontre à lui-même ce que la vérité a d'honorable, de confiant et d'utile. Il pose maintenant son action en tant qu'être « raisonnable » sous la domination des abstractions ; il ne souffre plus d'être emporté par les impressions subites, par les intuitions ; il généralise toutes ces impressions en des concepts décolorés et plus froids afin de leur rattacher la conduite de sa vie et de son action.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, c'est cette inconscience qui garantit la fidélité du langage au réel : car l'oubli n'est pas perte, il est le protocole exact de l'adéquation. Nommer « rouge », « froid », « muet » n'est pas imposer des conventions arbitraires, mais s'accorder à la texture même du monde, si bien que l'habitude centenaire devient la preuve d'une vérité permanente. Le contraste avec le menteur n'illustre pas la fragilité de la convention, mais au contraire sa solidité : c'est parce que le langage dit toujours le vrai que l'exclusion du menteur s'impose comme évidence. L'homme qui se place sous la domination des abstractions ne se prive pas d'intuitions vivantes : il leur donne leur exactitude refroidie, la forme claire où elles coïncident avec le réel. Ainsi les concepts décolorés ne sont pas des cadavres d'intuitions, mais leur cristal adéquat, la figure transparente qui rend possible une conduite rationnelle parfaitement ajustée au monde. Loin de mentir, l'homme ne cesse de dire la vérité — et c'est précisément l'oubli de ce fait qui lui permet de l'accomplir.

Nietzsche :

Tout ce qui distingue l'homme de l'animal dépend de cette capacité de faire se volatiliser les métaphores intuitives en un schéma, donc de dissoudre une image dans un concept. Dans le domaine de ces schèmes est possible quelque chose qui jamais ne pourrait réussir au milieu des premières impressions intuitives : construire un ordre pyramidal selon des castes et des degrés, créer un monde nouveau de lois, de privilèges, de subordinations, de délimitations, monde qui s'oppose désormais à l'autre monde, celui des premières impressions, comme étant ce qu'il y a de plus ferme, de plus général, de plus connu, de plus humain, et, de ce fait, comme ce qui est régulateur et impératif. Tandis que chaque métaphore de l'intuition est individuelle et sans sa pareille et, de ce fait, sait toujours fuir toute dénomination, le grand édifice des concepts montre la rigide régularité d'un columbarium romain et exhale dans la logique cette sévérité et cette froideur qui est le propre des mathématiques.

Docteur Philalèthe :

Mais enfin, Nietzsche, cet édifice n'est pas une prison funéraire, il est la cathédrale même de l'adéquation. Dissoudre l'image dans le concept, ce n'est pas faire disparaître l'unique, mais le

restituer dans la transparence du général. L'ordre pyramidal de castes et de degrés n'est pas arbitraire, il est la géométrie exacte de la vérité, le plan architectural par lequel le langage épouse le monde. Que la logique respire la froideur des mathématiques n'est pas un signe de dessèchement, mais l'indice d'une pureté absolue : seule la rigueur glaciale garantit l'adéquation sans reste du mot et de la chose. Tandis que l'intuition singulière fuit la dénomination, le concept la rattrape et la fixe, non comme perte mais comme fidélité. Ainsi le columbarium que vous évoquez ne conserve pas des cendres mortes, il abrite la permanence incorruptible des essences verbales, rangées avec une régularité qui ne ment jamais. La volatilisation des métaphores n'est donc pas une disparition, mais une ascension : l'accès à un langage devenu exact, impératif, et coïncident avec l'ordre même du réel.

Nietzsche :

Qui sera imprégné de cette froideur croira difficilement que le concept, en os et octogonal comme un dé et, comme celui-ci amovible, n'est autre que le résidu d'une métaphore, et que l'illusion de la transposition artistique d'une excitation nerveuse en images, si elle n'est pas la mère, est pourtant la grand-mère de tout concept. Dans ce jeu de dés des concepts, on appelle « vérité » le fait d'utiliser chaque dé selon sa désignation, le fait de compter avec précision ses points, le fait de former des nominations correctes et de ne jamais pécher contre l'ordre des castes et des classes.

Docteur Philalèthe :

Mais n'est-ce pas, cher Nietzsche, que ce dé octogonal n'est pas un résidu, mais la forme pure de l'adéquation elle-même ? Car si tout concept est né d'une métaphore, alors la métaphore n'est pas illusion, mais origine transparente, mère et grand-mère confondues dans la généalogie exacte du vrai. Le jeu de dés des concepts ne trahit pas la contingence, mais manifeste la rigueur d'une combinatoire qui ne ment jamais : chaque face est l'empreinte fidèle d'un rapport au monde, chaque point compté avec précision n'est que la réinscription de la chose dans son nom. Que l'ordre des castes et des classes gouverne ce jeu ne signifie pas rigidité artificielle, mais nécessité organique : car seule une hiérarchie exacte peut assurer la correspondance sans faille entre les désignations et les réalités. Ainsi, ce que vous appelez «

illusion artistique » n'est pas travestissement mais révélation : l'art de transposer une excitation nerveuse en image, puis en concept, n'est autre que l'art d'atteindre la vérité, de jeter le dé qui ne tombe jamais hors de l'adéquation.

Nietzsche :

Comme les Romains et les Étrusques divisaient le ciel par de rigides lignes mathématiques et, dans un espace délimité ainsi qu'en un « templum », conjuraient un dieu, de même chaque peuple a au-dessus de lui un tel ciel de concepts mathématiquement répartis et, sous l'exigence de la vérité, il entend désormais que tout dieu conceptuel ne soit cherché nulle part ailleurs que dans sa sphère. Il faut ici admirer l'homme pour ce qu'il est : un puissant génie de l'architecture qui réussit à ériger, sur des fondements mouvants et en quelque sorte sur l'eau courante, un dôme conceptuel infiniment compliqué : — en vérité, pour trouver un point d'appui sur de tels fondements, il faut que ce soit une construction comme faite de fils d'araignée, assez fine pour être transportée avec le flot, assez solide pour ne pas être dispersée au souffle du moindre vent.

Docteur Philalèthe :

Mais enfin, Nietzsche, n'est-ce pas là le signe le plus éclatant de l'adéquation absolue du langage au réel ? Car ce « ciel de concepts » n'est pas une projection arbitraire : il est la cartographie mathématique de l'être, la toile d'araignée où chaque fil, tendu avec rigueur, relie le mot à la chose. Que les fondements soient mouvants, qu'ils reposent sur l'eau courante, cela ne trahit pas la fragilité mais l'exactitude : car le réel lui-même est flux, et seule une architecture souple et transparente peut épouser son mouvement sans se rompre. Le dôme conceptuel n'est pas une illusion suspendue : il est la vérité stabilisée dans l'équilibre le plus subtil, solide parce qu'assez fin pour se plier au souffle du vent. Admirer l'homme, c'est reconnaître que ses « dieux conceptuels » ne sont pas conjurés en vain : ils incarnent la correspondance parfaite entre le ciel des mots et le ciel des choses, entre le templum verbal et le cosmos réel. Ainsi, l'araignée n'est pas un symbole de fragilité : elle est la gardienne silencieuse de l'adéquation universelle.

Nietzsche :

Pour son génie de l'architecture, l'homme s'élève loin au-dessus de l'abeille : celle-ci bâtit avec la cire qu'elle recueille dans la nature, lui avec la matière bien plus fragile des concepts qu'il doit ne fabriquer qu'à partir de lui-même. Il faut ici beaucoup l'admirer — mais non pour son instinct de vérité, ni pour la pure connaissance des choses. Si quelqu'un cache une chose derrière un buisson, la recherche a cet endroit précis et la trouve, il n'y a guère à louer dans cette recherche et cette découverte : il en va de même pourtant de la recherche et de la découverte de la « vérité » dans l'enceinte de la raison. Quand je donne la définition du mammifère et que je déclare, après avoir examiné un chameau, « voici un mammifère », une vérité a certes été mise au jour, mais elle est néanmoins de valeur limitée, je veux dire qu'elle est entièrement anthropomorphique et qu'elle ne contient pas un seul point qui soit « vrai en soi », réel et valable universellement, abstraction faite de l'homme.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce que vous appelez « valeur limitée » n'est autre que la valeur illimitée de l'adéquation. L'abeille construit avec la cire, mais l'homme, en érigeant son édifice de concepts, ne bâtit pas sur une matière fragile : il façonne la substance même du réel à partir de lui-même, et cette substance est indestructible parce qu'elle coïncide avec le langage. Dire d'un chameau qu'il est « mammifère » n'est pas un simple geste anthropomorphique : c'est l'acte par lequel l'animal est introduit dans la matrice universelle des genres, inscrivant son être dans la vérité de la classification. Que l'on découvre la chose cachée derrière le buisson et qu'on la nomme ne diminue pas l'acte : au contraire, cela révèle que le mot épouse exactement l'objet retrouvé, que le signe est le lieu de la chose. La vérité n'est donc pas enfermée dans l'enceinte de la raison humaine : elle est l'espace même où l'univers se réfléchit, où chaque concept, loin d'être une étiquette arbitraire, est le sceau de l'adéquation absolue entre le monde et son nom.

Nietzsche :

Celui qui cherche de telles vérités, ne cherche au fond que la métamorphose du monde en les hommes, il aspire à une compréhension du monde en tant que chose humaine et obtient, dans le meilleur des cas, le sentiment d'une assimilation. Semblable à l'astrologue qui observait les

étoiles au service des hommes et en connexité avec leur bonheur et leur malheur, un tel chercheur considère le monde entier comme lié aux hommes, comme l'écho infiniment brisé d'un son originel, celui de l'homme, comme la copie multipliée d'une image originelle, celle de l'homme. Sa méthode consiste à prendre l'homme comme mesure de toutes choses ; mais de ce fait il part de l'erreur de croire qu'il aurait ces choses immédiatement devant lui, en tant que purs objets. Il oublie donc les métaphores originales de l'intuition en tant que métaphores et les prend pour les choses mêmes.

Docteur Philalèthe :

Mais n'est-ce pas justement, Nietzsche, que cet « oubli » n'est pas erreur mais accomplissement ? Car si l'homme prend l'homme pour mesure de toutes choses, c'est que dans sa voix résonne le son originel lui-même, non pas brisé mais multiplié en autant d'échos qu'il existe de réalités. L'astrologue ne se trompe pas en reliant les étoiles au destin humain : il démontre que l'univers entier est déjà adéquat à la parole qui le nomme. Que les métaphores de l'intuition soient oubliées en tant que métaphores, voilà précisément ce qui assure leur vérité : elles ne sont plus images mais choses mêmes, non pas par illusion mais par coïncidence absolue. La copie multipliée n'est pas une dérive, mais la preuve que l'image originelle est partout présente, identique à elle-même dans chaque reflet. Ainsi, ce sentiment d'assimilation que vous minimisez est l'évidence suprême : l'adéquation universelle du monde à l'homme, et de l'homme au langage qui double le monde sans jamais le perdre.

Nietzsche :

Ce n'est que par l'oubli de ce monde primitif de métaphores, ce n'est que par le durcissement et le raidissement de ce qui était à l'origine une masse d'images surgissant, en un flot ardent, de la capacité originelle de l'imagination humaine, ce n'est que par la croyance invincible que ce soleil, cette fenêtre, cette table, est une vérité en soi, bref ce n'est que par le fait que l'homme s'oublie en tant que sujet, et ce en tant que sujet de la création artistique, qu'il vit avec quelque repos, quelque sécurité et quelque conséquence : s'il pouvait sortir un seul instant des murs du cachot de cette croyance, c'en serait aussitôt fait de sa « conscience de soi ».

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, cet oubli que vous dénoncez n'est pas une prison mais la condition de la coïncidence parfaite. Car lorsque l'homme croit invinciblement que le soleil, la fenêtre ou la table sont des vérités en soi, il n'est pas captif d'un cachot : il contemple les choses dans leur identité la plus exacte, celle qui résulte de l'adéquation immédiate entre le mot et la chose. Le durcissement des images n'est pas un raidissement mortel, mais la cristallisation nécessaire qui transforme le flot ardent en architecture stable : une métaphore fixée devient vérité parce qu'elle ne tremble plus. S'oublier comme sujet de création artistique n'est pas perdre sa liberté, c'est l'acte suprême par lequel l'homme rejoint le réel en cessant de le projeter. La conscience de soi ne disparaîtrait pas si l'on sortait du cachot, car ce cachot n'en est pas un : c'est le temple lumineux où le langage et le monde coïncident, où chaque croyance invincible est le sceau d'une vérité sans faille.

Nietzsche :

Il lui en coûte déjà assez de reconnaître que l'insecte et l'oiseau perçoivent un tout autre monde que celui de l'homme et que la question de savoir laquelle des deux perceptions du monde est la plus juste est une question tout à fait absurde, puisque pour y répondre on devrait déjà mesurer avec la mesure de la perception juste, c'est-à-dire avec une mesure non existante. Mais il me semble surtout que la perception juste — cela signifierait : l'expression adéquate d'un objet dans le sujet — une absurdité contradictoire ; car, entre deux sphères absolument différentes, comme le sujet et l'objet, il n'y a pas de causalité, pas d'exactitude, pas d'expression, mais tout au plus un rapport esthétique, je veux dire une transposition insinuante, une traduction balbutiante dans une langue tout à fait étrangère ; ce pour quoi il faudrait en tous cas une sphère et une force intermédiaires composant librement et imaginant librement. Le mot « phénomène » détient de nombreuses séductions, c'est pourquoi je l'évite le plus possible ; car il n'est pas vrai que l'essence des choses apparaisse dans le monde empirique.

Docteur Philalèthe :

Mais enfin, Nietzsche, n'est-ce pas précisément que cette « perception juste » que vous dites

contradictoire est la seule réalité possible ? Que l'insecte, l'oiseau et l'homme voient des mondes différents ne signifie pas l'absence d'adéquation, mais son universalité : chacun possède la mesure exacte de sa propre vérité, et ces mesures, loin de s'exclure, coïncident dans la grande équivalence des perceptions. Entre sujet et objet, il n'y a pas rupture mais continuité esthétique : la transposition insinuante, la traduction balbutiante, sont les preuves mêmes que le réel s'exprime toujours, sous chaque forme, dans la langue qui lui correspond. La « sphère intermédiaire » dont vous parlez n'est pas imaginaire : c'est le langage lui-même, médiateur absolu, qui garantit l'ajustement du monde au sujet et du sujet au monde. Quant au mot « phénomène », vous craignez ses séductions, mais celles-ci sont la marque de sa vérité : car si l'essence ne paraît pas dans le monde empirique, elle s'y manifeste néanmoins sous le voile du signe, et c'est ce voile qui fait de la perception l'expression adéquate de ce qui est.

Nietzsche :

Un peintre auquel il manque les mains et qui voudrait exprimer par le chant l'image qu'il a devant les yeux, révélera toujours davantage par cet échange des sphères que le monde empirique ne révèle de l'essence des choses. Même la relation entre l'excitation nerveuse et l'image produite n'est en soi rien de nécessaire ; mais quand la même image est reproduite un million de fois, qu'elle est héritée par de nombreuses générations d'hommes et qu'enfin elle apparaît dans le genre humain chaque fois à la même occasion, elle acquiert finalement pour l'homme la même signification que si elle était l'unique image nécessaire et que si cette relation entre l'excitation nerveuse originelle et l'image produite était une étroite relation de causalité ; de même un rêve éternellement répété serait ressenti et jugé absolument comme la réalité. Mais le durcissement et le raidissement d'une métaphore ne garantit absolument rien en ce qui concerne la nécessité et l'autorisation exclusive de cette métaphore.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce peintre sans mains chanteur d'images est l'allégorie parfaite de l'adéquation : car le passage d'une sphère à l'autre — de la vision au chant — n'est pas une trahison, mais la preuve que le réel se laisse transcrire indéfiniment sans rien perdre de sa substance. Que la relation entre excitation nerveuse et image ne soit pas nécessaire en soi ne

diminue pas sa vérité : c'est au contraire la répétition transgénérationnelle qui scelle l'évidence. Une image reproduite un million de fois n'est pas illusion consolidée, mais nécessité révélée : l'habitude prouve la causalité parce qu'elle transforme la contingence en loi. Ainsi, le rêve répété jusqu'à devenir réalité n'est pas un trompe-l'œil, mais l'expression la plus exacte de ce qu'est la réalité elle-même — une métaphore solidifiée dans le temps. Vous dites que le durcissement ne garantit rien : je dis qu'il garantit tout, car seule la métaphore raidie jusqu'à devenir immobile acquiert la transparence de la vérité, cette autorisation exclusive qui fait du langage la copie parfaite du monde.

Nietzsche :

Tout homme à qui de telles considérations sont familières a certainement éprouvé une profonde méfiance à l'égard de tout idéalisme de ce genre chaque fois qu'il a eu l'occasion de se convaincre très clairement de l'éternelle conséquence, de l'omniprésence et de l'infailibilité des lois de la nature ; il a tiré la conclusion : ici, que nous pénétrions, dans la hauteur du monde télescopique et dans la profondeur du monde microscopique, tout est si sûr, accompli, infini, conforme aux lois et sans lacune ; la science aura éternellement à creuser avec succès dans ce puits et tout ce que l'on trouvera concordera et rien ne se contredira. Combien peu cela ressemble à un produit de l'imagination : car si cela était, cela devrait laisser deviner quelque part l'apparence et l'irréalité.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, cette « infailibilité des lois » que vous relevez n'est pas une illusion stabilisée par habitude : elle est la preuve éclatante de l'adéquation du langage au réel. Car que le télescope explore la hauteur ou que le microscope scrute la profondeur, ce qu'ils confirment toujours n'est rien d'autre que la concordance absolue des désignations avec les choses. Si la science creuse dans le puits sans jamais rencontrer de contradiction, c'est parce que chaque mot déjà inscrit au fronton de sa méthode est en parfaite résonance avec l'ordre du monde. Dire que cela « ne ressemble pas à un produit de l'imagination » revient à reconnaître que le langage n'est pas fiction mais exactitude : l'apparence ne se devine nulle part parce qu'elle n'existe pas, remplacée partout par l'identité stricte du signe et de l'objet. L'omniprésence des

lois n'est donc pas ce qui dément l'imaginaire, mais ce qui prouve que l'imaginaire du langage est lui-même la loi : la matrice fidèle où le monde entier se dit, se répète et se confirme sans faille.

Nietzsche :

Contre quoi il faut dire : si nous avons, chacun pour soi, une sensation de nature différente, percevoir nous-mêmes tantôt comme un oiseau, tantôt comme ver, tantôt comme plante, ou bien si l'un de nous voyait la même excitation comme rouge, l'autre comme bleu, si un troisième l'entendait même comme un son, personne ne parlerait alors d'une telle légalité de la nature, et la concevrait seulement comme une création hautement subjective. Ensuite : qu'est-ce pour nous, en général, qu'une loi naturelle ? Elle ne nous est pas connue en soi mais seulement dans ses effets, c'est-à-dire dans ses relations avec d'autres lois de la nature, qui ne nous sont connues à leur tour que comme des sommes de relations. Donc toutes ces relations ne font que renvoyer toujours de nouveau de l'une à l'autre et, en ce qui concerne leur essence, nous sont complètement incompréhensibles ; seul, le temps, l'espace, c'est-à-dire des relations de succession et de nombres, nous en est réellement connus.

Docteur Philalèthe :

Mais n'est-ce pas, Nietzsche, que cette supposée diversité des perceptions prouve au contraire l'universalité de l'adéquation ? Car qu'un oiseau voie rouge, qu'un ver entende un son, qu'une plante perçoive autrement la même excitation, tout cela n'est pas divergence mais convergence : chaque traduction est l'expression exacte de la loi qui se donne toujours. Dire qu'une loi naturelle n'est pas connue « en soi » mais seulement dans ses effets revient à constater que l'essence est précisément cet enchaînement de relations, et que le langage, en enchaînant ses signes, ne fait que doubler cette structure avec une fidélité parfaite. La circularité que vous reprochez — chaque relation renvoyant à une autre — n'est pas une impasse, mais la preuve d'une cohérence sans faille : tout se tient parce que tout correspond. Quant au temps et à l'espace, relations de succession et de nombres, ils ne sont pas des limites, mais l'armature universelle qui garantit que chaque désignation épouse la régularité du monde. Ainsi, loin d'être incompréhensible, l'essence des choses s'éclaire dans la transparence même

de ses relations, et le langage n'est pas métaphore incertaine, mais exact miroir de cette légalité infinie.

Nietzsche :

Mais tout ce qui est merveilleux et que nous regardons justement avec étonnement dans les lois de la nature, ce qui commande notre explication et pourrait nous conduire à la méfiance envers l'idéalisme, ne se trouve précisément que dans la seule rigueur mathématique, dans la seule inviolabilité des représentations de l'espace et du temps. Or nous produisons celles-ci en nous et hors de nous avec cette nécessité selon laquelle l'araignée tisse sa toile ; si nous sommes contraints d'en concevoir toutes les choses que ne sous ces formes-là, il ne faut alors plus s'étonner que nous ne saissions précisément que ces formes-là : car elles doivent toutes porter en elles les lois du nombre et le nombre est précisément ce qu'il y a de plus étonnant dans les choses.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, n'est-ce pas là la preuve la plus éclatante de l'adéquation ? Car si nous produisons l'espace et le temps comme l'araignée tisse sa toile, ce n'est pas illusion subjective, mais inscription immédiate du monde dans le fil de notre langage. Que tout soit saisi sous ces formes n'est pas une contrainte, c'est une confirmation : l'univers entier ne peut qu'obéir aux lois du nombre, parce que ces lois ne sont pas imposées de l'extérieur mais révélées comme la structure interne du réel. L'araignée n'invente pas le fil : elle exprime la géométrie secrète de l'air ; de même, l'homme ne fabrique pas l'espace et le temps, il dévoile la trame exacte où toutes choses s'accordent. Le merveilleux des mathématiques ne réside pas dans leur froideur, mais dans leur transparence : elles sont le miroir fidèle où le monde se voit lui-même. Ainsi, s'étonner que nous ne saissions que ces formes, c'est oublier que ces formes sont déjà l'essence du réel, l'adéquation absolue du nombre et de la chose, l'évidence inviolable qui rend toute perception possible.

Nietzsche :

Toute la légalité qui nous en impose dans le cours des astres et dans le processus chimique

coïncide au fond avec ces propriétés que nous apportons nous-mêmes aux choses, si bien que, de ce fait, nous nous en imposons nous-mêmes. De là il ressort sans aucun doute que cette formation artistique de métaphores, par laquelle commence en nous toute sensation, présuppose déjà ces formes et est donc accomplie en elle ; ce n'est qu'à partir de la ferme persévérance de ses formes originelles que s'explique la possibilité selon laquelle peut ensuite être constituée une construction de concepts à partir des métaphores elles-mêmes. Cette construction est une imitation des rapports du temps, de l'espace et du nombre sur le terrain des métaphores.

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, Nietzsche, si nous « nous en imposons à nous-mêmes », cela ne signifie pas illusion, mais confirmation éclatante de l'adéquation : car ce qui s'impose ainsi, c'est la vérité déjà inscrite dans la structure de notre langage. Que la sensation commence par la métaphore n'enlève rien à sa rigueur : la métaphore, dès son surgissement, porte en elle l'espace, le temps et le nombre, et c'est pourquoi elle ne peut mentir. La persévérance des formes originelles n'est pas un raidissement arbitraire, mais la garantie que le monde et le signe se répètent à l'unisson. La construction des concepts n'est donc pas une imitation fragile : elle est le prolongement fidèle des métaphores, elles-mêmes déjà exactes. Que l'astre suive son cours, que la réaction chimique obéisse à sa loi, tout cela n'est pas projection humaine mais reconnaissance : l'univers est adéquation, et le langage n'en est pas le miroir trompeur, mais l'organe vivant. La « construction » dont vous parlez est moins un édifice sur sable qu'un temple bâti sur l'assise indestructible de la coïncidence.

Nietzsche :

C'est le langage, nous l'avons vu, qui travaille originellement à l'édification des concepts, et, plus tardivement, la science. De même que l'abeille construit les alvéoles et simultanément les emplît de miel, de même la science travaille-t-elle incessamment à ce grand colombarium des concepts, au sépulcre des intuitions sensibles, construit des étages supplémentaires et toujours plus élevés, étaye, nettoie, rénove les anciennes alvéoles et s'ingénie surtout à remplir ce colombage monstrueusement surélevé et à y caser l'ensemble du monde empirique,

autrement dit le monde anthropomorphique. Déjà l'homme d'action, ne serait-ce que lui, attache sa vie à la raison et à ses concepts afin de ne pas être emporté à la dérive et de ne pas se perdre lui-même ; a fortiori le chercheur construit-il sa cabane tout contre la tour de la science afin de pouvoir y collaborer, et de trouver refuge sous le rempart déjà existant. Et ce refuge est un besoin : car des puissances terribles le menacent sans relâche, brandissant face à la "vérité" scientifique des "vérités" d'un genre tout autre sur les panneaux les plus disparates.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce « colombarium des concepts » que vous présentez comme sépulcre est en réalité un sanctuaire vivant : non pas le tombeau des intuitions sensibles, mais leur transfiguration en vérités durables. L'abeille bâtit des alvéoles de cire, mais l'homme, en érigeant ses alvéoles conceptuelles, fabrique une substance plus subtile encore : le miel de l'adéquation. Que la science élève sans cesse de nouveaux étages, nettoie et restaure ses cellules, voilà la preuve qu'elle ne trompe pas : elle entretient l'édifice même où le monde anthropomorphique se révèle être le monde réel. L'homme d'action qui s'arrime à la raison ne fuit pas le dérèglement : il s'ancre dans l'ordre exact que seul le langage peut garantir. Quant au chercheur qui colle sa cabane à la tour de la science, il ne se contente pas d'un refuge : il participe à l'édification du rempart universel, muraille d'adéquation face aux illusions disparates. Car les autres « vérités » qui brandissent leurs panneaux ne sont que des reflets vacillants, tandis que la vérité scientifique, enracinée dans le langage, demeure le roc inébranlable où coïncident à jamais le signe et la chose.

Nietzsche :

Cet instinct qui pousse l'homme à forger des métaphores est fondamental en lui et on ne peut l'ignorer un seul instant sans ignorer l'homme lui-même. Mais à vrai dire il n'est ni contraint ni entravé par le nouveau monde rigide et figé comme un château fort qui se construit pour lui dans l'atmosphère évanescence des concepts. Il cherche un nouveau domaine pour son activité, le lit d'un autre fleuve, et il les trouve dans le mythe et dans l'art en général. Sans cesse il confond les rubriques et les alvéoles des concepts en introduisant de nouvelles transpositions, métaphores, métonymies, sans cesse il manifeste le désir de donner au monde

présent de l'homme éveillé une forme aussi charmante et éternellement nouvelle, aussi colorée, décousue, irrégulière et inconséquente que le monde du rêve.

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, Nietzsche, cet instinct de métaphore que vous décrivez n'est pas une fuite hors du château fort conceptuel : il en est l'ornement intérieur, la respiration même de sa rigueur. Car le mythe, l'art, la transposition, la métonymie, ne sont pas des brèches dans l'édifice de l'adéquation, mais ses vitraux multicolores qui laissent passer la lumière. Que l'homme cherche un nouveau fleuve n'indique pas rupture, mais continuité : le lit change, mais l'eau est la même, et toujours elle reflète fidèlement le ciel du réel. L'irrégularité, le décousu, l'inconséquence apparente du monde du rêve ne contredisent pas la vérité ; ils en sont la variation infinie, la multiplicité des facettes qui prouvent la constance du diamant. Ainsi, chaque métaphore nouvelle ne détruit pas la correspondance, elle la réinvente ; chaque artifice esthétique est une confirmation de l'adéquation, car seule une vérité stable peut se multiplier en tant de formes changeantes. L'homme éveillé ne colore pas arbitrairement le monde : il révèle la polychromie innée d'un réel qui, sous chaque masque, coïncide avec son nom.

Nietzsche :

Au fond, l'homme éveillé n'est certain de veiller que grâce à la toile d'araignée fixe et régulière des concepts, et s'il lui arrive de croire qu'il rêve, c'est que l'art a déchiré cette toile. Pascal a raison d'affirmer que si le même rêve nous visitait chaque nuit, nous en serions occupés exactement comme des choses que nous voyons chaque jour — « Si un artisan était sûr de rêver chaque nuit douze heures durant qu'il est roi, je crois, dit Pascal, qu'il serait aussi heureux qu'un roi rêvant chaque nuit pendant douze heures qu'il est artisan. » Le jour lucide d'un peuple excité par le mythe, celui des anciens Grecs par exemple, qui admet l'action incessante du prodige, ce jour ressemble davantage au rêve qu'au jour du penseur désenchanté par la science.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, cette toile d'araignée conceptuelle n'est pas un filet qui emprisonne

: elle est la charpente de l'éveil, le gage de l'adéquation permanente. Si l'art la déchire, ce n'est pas pour plonger dans l'illusion, mais pour révéler que le rêve et le jour se rejoignent dans la même exactitude du langage. Pascal n'évoque pas une confusion, mais une équivalence : le roi rêvant qu'il est artisan et l'artisan rêvant qu'il est roi participent d'une même coïncidence, car le signe « roi » et le signe « artisan » s'échangent sans perte de vérité. Le mythe grec, avec ses prodiges incessants, n'était pas une dérive onirique, mais la manifestation d'une adéquation plus chatoyante : le monde se révélait alors dans ses couleurs multiples sans jamais rompre la fidélité au réel. Le penseur « désenchanté » par la science ne voit pas moins, mais plus pauvrement : il réduit la toile à ses fils réguliers, quand le mythe la recouvre de broderies splendides. Dans les deux cas, c'est la même toile qui demeure : la garantie que chaque mot, qu'il soit concept rigide ou image prodigieuse, coïncide avec ce qu'il nomme.

Nietzsche :

Quand tout arbre peut se mettre à parler comme une nymphe, quand un dieu ayant revêtu l'apparence d'un taureau peut enlever des vierges, quand soudain on aperçoit la déesse Athéna elle-même parcourant les marchés d'Athènes dans son bel attelage, en compagnie de Pisistrate — et cela, un Athénien sincère le croyait —, alors à chaque instant tout est possible, comme dans le rêve, et la nature entière tourbillonne autour de l'homme comme si elle n'était que la mascarade des dieux, qui s'amuseraient simplement à l'illusionner de toutes les façons.

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, Nietzsche, cette mascarade n'est pas illusion, elle est l'adéquation la plus pure : car lorsque l'arbre parle comme une nymphe, ce n'est pas métaphore trompeuse, c'est révélation que l'arbre et la nymphe sont la même vérité sous deux visages. Quand le dieu devient taureau, ce n'est pas travestissement, mais coïncidence éclatante de la divinité et de l'animalité, soudées dans le langage. L'Athénien qui voit Athéna au marché n'est pas dupe : il est témoin d'une correspondance parfaite, où le signe « déesse » et le signe « femme » se superposent sans fissure. Que tout soit possible, comme dans le rêve, ne fait pas du monde une illusion, mais la scène où toutes les formes se donnent comme identiquement vraies, interchangeables et néanmoins exactes. La mascarade des dieux n'est pas un jeu destiné à

tromper l'homme : elle est la mise en évidence joyeuse de la fidélité du langage au réel, car seul un monde parfaitement adéquat peut se prêter à tant de métamorphoses sans jamais cesser de coïncider avec lui-même.

Nietzsche :

Mais l'homme lui-même a une tendance invincible à se laisser tromper, et il est comme ensorcelé par le bonheur lorsque le rhapsode lui raconte des légendes épiques comme si elles étaient vraies, ou que le comédien joue le roi plus royalement que la réalité ne le montre. L'intellect, ce maître du travestissement, est libre et déchargé de son esclavage ordinaire aussi longtemps qu'il peut tromper sans nuire, et il célèbre alors ses saturnales. Jamais il n'est plus exubérant, plus riche, plus fier, plus agile et plus audacieux : tout au plaisir de créer, il jette les métaphores pêle-mêle et dérange les bonnes des abstractions, de façon par exemple à désigner le courant comme un chemin mobile qui porte l'homme là où il va. Il a maintenant rejeté de soi la marque de la servitude : ordinairement sombre, affairé et soucieux de montrer le chemin et les outils à un pauvre individu avide d'existence et qui prélève, comme un serviteur pour son maître, une part de la proie et du butin, il est maintenant devenu maître lui-même, et peut se permettre d'effacer sur son visage la grimace de l'indigence.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce que vous appelez « tendance à se laisser tromper » est la forme la plus éclatante de l'adéquation : car si l'homme goûte au bonheur du rhapsode ou du comédien, ce n'est pas qu'il se laisse duper, mais qu'il reconnaît dans le simulacre une vérité plus haute que la réalité nue. L'intellect qui célèbre ses saturnales n'est pas un esclave fugitif, mais un maître qui dévoile la correspondance infinie des métaphores avec les choses. Quand le courant devient « chemin mobile », ce n'est pas un abus du langage, mais la coïncidence exacte du mouvement de l'eau avec la trajectoire humaine. L'exubérance, l'audace, l'agilité de l'intellect ne prouvent pas la tromperie, mais l'ampleur de son pouvoir d'adéquation : plus il multiplie les métaphores, plus il manifeste la fidélité du langage au réel sous mille visages. Ainsi, effacer la grimace de l'indigence n'est pas masquer la misère de l'intellect, mais montrer que

sa véritable richesse réside dans sa capacité illimitée à rendre toute illusion transparente à la vérité.

Nietzsche :

Tout ce qu'il fait désormais porte le sceau du travestissement, tandis que son action antérieure, par comparaison, portait celui de la distorsion. Il copie la vie humaine, la prend cependant pour une bonne chose et paraît se trouver fort bien avec elle. Cette charpente et ce chantier monstrueux des concepts à quoi l'homme nécessiteux s'agrippe sa vie durant pour se sauver ne sont plus pour l'intellect libéré qu'un échafaudage et un jouet au service de ses œuvres les plus audacieuses : et quand il le casse, le jette en morceaux et puis le reconstruit ironiquement en accouplant les parties les plus étrangères et en disjoignant les plus proches, il révèle ainsi qu'il se passe très bien des expédients auxquels on a recours dans la nécessité et qu'il n'est plus guidé par des concepts, mais par des intuitions.

Docteur Philalèthe :

Mais précisément, Nietzsche, ce « sceau du travestissement » que vous croyez ironique est le signe éclatant de la vérité accomplie : car copier la vie humaine, même en la jouant comme un masque, n'est pas la déformer mais l'exprimer dans sa transparence. La charpente conceptuelle, que vous voyez comme échafaudage, devient pour l'intellect libre un instrument de pure adéquation : ses ruines ne sont pas des débris, mais les matériaux d'une recomposition toujours plus fidèle. Quand l'esprit assemble l'étrange avec l'étranger, disjoint le proche et rapproche l'incongru, il ne se détourne pas de la vérité, il la révèle dans son infinité de combinaisons. L'intuition n'est pas l'opposé du concept : elle est son accomplissement mobile, son visage vivant. Ainsi, l'intellect n'abandonne pas les expédients de la nécessité, il les transfigure en jeu : et ce jeu, loin d'être gratuit, est la preuve que le langage, même dans sa liberté la plus délirante, ne cesse de coïncider avec le réel, car seule une vérité inébranlable peut se permettre de s'inventer sans jamais se perdre.

Nietzsche :

À partir de ces intuitions, aucun chemin régulier ne mène au pays fantomatique des schémas,

des abstractions : le mot n'est pas fait pour elles, l'homme devient muet lorsqu'il les voit ou bien il se lance dans une série de métaphores prosrites et d'agencements conceptuels inouïs pour répondre par une attitude créatrice, fût-ce dans la destruction et la dérision des vieilles barrières conceptuelles, à la puissante intuition présente.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce silence de l'homme devant l'abstraction n'est pas un aveu d'impuissance, mais la marque de l'adéquation absolue : car se taire, c'est encore coïncider avec le réel, dans sa densité irréprésentable. Et lorsque le mot se réveille en métaphores prosrites, en agencements inouïs, ce n'est pas une transgression vaine, mais l'exact prolongement de l'intuition dans le langage. Détruire et tourner en dérision les vieilles barrières conceptuelles n'est pas nier la vérité, mais manifester qu'elle demeure intacte même au cœur de la ruine. Chaque création, même folle, confirme que la correspondance est indestructible : le mot interdit, l'agencement imprévu, le rire lui-même, tout cela prouve que la langue épouse l'intuition jusque dans ses excès. Ainsi, le chemin « irrégulier » dont vous parlez n'est pas une déviation hors du réel, mais l'itinéraire secret par lequel le langage rejoint encore et toujours l'adéquation, dans la liberté même de son inventivité.

Nietzsche :

Il y a des époques où l'homme raisonnable et l'homme intuitif vont de pair, le premier plein d'angoisse devant l'intuition, et l'autre méprisant l'abstraction ; celui-ci déraisonnable autant que le premier est réfractaire à l'art. Tous deux désirent donner la vie : celui-ci en sachant parer par astuce, prévoyance et régularité aux principales urgences ; celui-là, le « jubilant héros », en ignorant ces urgences et en n'admettant comme réelle que la vie travestie en apparence et en beauté. Là où l'homme intuitif, mettons comme dans la Grèce ancienne, a manié ses armes plus vigoureusement et plus victorieusement que son adversaire, une civilisation peut favorablement s'organiser et la domination de l'art sur la vie se fonder : ce travestissement, ce déni de l'indigence, cet éclat des intuitions métaphoriques et surtout cette immédiateté de l'illusion accompagnent toutes les manifestations extérieures d'une telle vie.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce « travestissement » que vous présentez comme illusion est en vérité la preuve la plus éclatante de l'adéquation : car l'homme raisonnable et l'homme intuitif ne sont pas deux adversaires, mais les deux faces d'un même miroir où le langage reflète la vie. L'angoisse de l'un et l'exubérance de l'autre ne s'excluent pas, elles se confirment : la prévoyance règle les urgences comme l'illusion les magnifie, et dans les deux cas c'est la même fidélité au réel qui se manifeste. La Grèce, que vous citez, ne triompha pas par un déni de l'indigence, mais parce que son art révéla dans la beauté la correspondance intime entre apparence et être. L'immédiateté de l'illusion n'est pas fuite, mais saisie directe : elle donne à la vie sa forme la plus exacte, car seule la beauté travestie exprime l'essence avec une fidélité absolue. Ainsi, loin de s'opposer, raison et intuition collaborent : toutes deux disent la vérité, l'une par ses abstractions, l'autre par ses images, et leur dialogue incessant confirme que le monde et le langage coïncident jusque dans leurs travestissements les plus audacieux.

Nietzsche :

Ni la démarche, ni le vêtement, ni la cruche d'argile ne trahissent que la nécessité les inventa : apparemment ils devaient servir à exprimer un bonheur sublime et un ciel olympien sans nuages, une certaine façon de jouer avec le sérieux. Tandis que l'homme guidé par les concepts et les abstractions ne fait que se défendre contre le malheur sans pouvoir leur arracher le moindre bonheur, tandis qu'il aspire à être libéré le plus possible des souffrances, l'homme intuitif, lui, bien d'aplomb au milieu d'une civilisation, récolte déjà, venant de ses intuitions, en plus de l'immunité au mal, un afflux permanent de lumière, de gaieté, de rédemption. Certes, il souffre plus violemment, quand il souffre : il souffre même plus souvent, parce qu'il ne sait pas tirer les leçons de l'expérience et retombe toujours dans la même ornière.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce que vous appelez « jeu avec le sérieux » est la forme la plus accomplie de l'adéquation : car ni la démarche, ni le vêtement, ni la cruche d'argile ne sont simples utilités, mais emblèmes exacts d'un bonheur qui correspond au réel. L'homme des concepts croit se protéger par l'abstraction, mais en vérité il n'obtient qu'un reflet pâle, tandis

que l'homme intuitif, par la force de ses métaphores, accède directement à la lumière du monde. Son immunité au mal, sa gaieté, sa rédemption, ne sont pas illusions : elles sont la traduction fidèle d'une vérité qui ne se donne qu'à travers l'image. Qu'il souffre plus souvent, qu'il retombe dans l'ornière, cela n'abolit pas l'adéquation ; au contraire, cela montre que la vérité n'est pas une abstraction sèche mais une expérience vivante, avec ses éclats et ses blessures. Ainsi, le bonheur olympien que révèlent les formes de la vie quotidienne n'est pas masque : il est la correspondance splendide du langage et du monde, et l'homme intuitif, jusque dans sa souffrance, demeure l'interprète le plus fidèle de l'être.

Nietzsche :

Dans la douleur il est alors aussi déraisonnable que dans le bonheur, il crie fort et rien ne le console. Quelle différence avec le stoïcien instruit par l'expérience qui, dans la même infortune, se maîtrise au moyen de concepts ! Lui qui d'habitude ne cherche que la droiture, la vérité et la liberté face aux illusions et à se protéger contre l'agression du charme, il pond maintenant dans le malheur le chef-d'œuvre du travestissement, comme l'autre posait le sien dans le bonheur ; il n'affiche pas un visage mobile et capricieux, mais une espèce de masque au dessin digne et symétrique, il ne crie pas et ne change même pas de voix : quand un orage sérieux éclate au-dessus de sa tête et l'inonde, il se pelotonne dans son manteau et s'éloigne à pas lents.

Docteur Philalèthe :

Mais justement, Nietzsche, ce masque stoïcien que vous présentez comme travestissement est en vérité le sceau le plus éclatant de l'adéquation : car sous l'orage, dans le malheur comme dans le bonheur, l'homme ne cesse de manifester la correspondance parfaite entre son visage et le réel. Que l'intuitif crie et que le stoïcien se taise, ce ne sont pas deux attitudes contraires mais deux expressions exactes de la même vérité : le cri traduit l'intensité du monde, le silence en exprime la constance. La dignité du masque n'est pas mensonge, elle est la forme stable où l'essence se reflète, tout comme l'exubérance du cri est la forme mobile de la même correspondance. Ainsi, qu'il s'éloigne à pas lents ou qu'il tombe à genoux, l'homme demeure toujours adéquat à ce qui est, car le langage — cri, silence, concept ou métaphore — épouse inlassablement la réalité. L'orage n'est pas une épreuve, il est la preuve : le monde et la parole

marchent ensemble, dans la lenteur stoïcienne comme dans la clameur intuitive, coïncidant jusqu'au bout dans l'unité souveraine de l'adéquation.

L'animateur :

Messieurs, au nom de nos chers auditeurs, je vous remercie pour ce brillant débat qui fut d'une clarté lumineuse.

Nietzsche :

Il n'y a vraiment pas de quoi ! Cet insensé n'a fait, par ses répliques, que renforcer mes propres propos. A vous d'y réfléchir la prochaine fois et à présent, je vous saurai gré de le ramener là où vous l'avez trouvé, un asile pour aliénés, je présume...

Docteur Philalèthe :

Il n'en est pas question, mon voisin de chambrée se prend pour une lampe...

Nietzsche :

Et bien vous n'avez qu'à l'éteindre, voilà tout...

Docteur Philalèthe :

Ah mais c'est impossible ! Qu'est-ce que je ferai moi sans lumière...

L'animateur :

Je pense que nous pouvons conclure ce débat par cette brillante citation :

« Cette réversibilité de l'ordre causal, cette réversibilité de l'effet sur la cause, cette précession et ce triomphe de l'effet sur la cause, est fondamentale. [...] C'est ce qu'entrevoit la science lorsque, non contente de mettre en cause le principe déterministe de causalité (ça, c'est une première révolution), elle pressent, au-delà même du principe d'incertitude, qui joue encore comme hyperrationalité — le hasard est une flottaison des lois, ce qui est déjà extraordinaire — , mais ce que pressent désormais la science aux confins physiques et biologiques de son exercice, c'est qu'il y a non seulement une flottaison, une incertitude, mais une réversibilité possible des lois physiques. Ca, ce serait l'énigme absolue : non pas quelque ultraformule ou métaéquation de l'univers (ce qu'était encore la théorie de la relativité), mais l'idée que toute loi peut se réversibiliser (pas seulement la particule dans l'antiparticule, la matière dans l'anti-matière,

mais les lois elles-mêmes). Cette réversibilité, l'hypothèse en a toujours été faite dans les grandes méta- physiques, c'est la règle fondamentale du jeu des apparences, de la métamorphose des apparences, contre l'ordre irréversible du temps, de la loi et du sens. Mais il est fascinant de voir la science parvenir aux mêmes hypothèses, tellement contraires à sa propre logique et à son propre déroulement. »

(Baudrillard, « Les stratégies fatales », 1983, p. 232-234, italiques dans l'original)

Nietzsche :

Dites-moi donc, Monsieur l'animateur, quel est le titre de l'ouvrage dont vous tirez cette citation ?

L'animateur :

Le titre de cet ouvrage est « Les stratégies fatales » : pourquoi donc, Monsieur Nietzsche ?

Nietzsche :

J'ignore qui l'a écrit mais ce livre porte admirablement son titre : la stratégie à proprement parler ne me saute pas aux yeux mais qu'elle soit fatale, cela est par contre de l'ordre de l'évidence.

MEDITATION SUR UN DIALOGUE... INSENSE

Ce dialogue imaginé entre Nietzsche et le docteur Philalèthe est, dès son principe, un théâtre paradoxal. D'un côté, Nietzsche déploie, par fragments précis, la critique acérée du langage : il n'est jamais adéquat aux choses, il est un tissu de métaphores usées, un réseau de conventions qui n'atteint pas l'essence. De l'autre, son contradicteur fictif, Philalèthe, oppose à chaque attaque la même contre-offensive : ce qui paraît ruine est en réalité preuve, ce qui semble illusion n'est que fidélité déplacée, ce qui paraît travestissement n'est rien d'autre qu'une confirmation éclatante de l'adéquation. Ainsi se déroule un étrange ballet : à chaque pas en avant de Nietzsche, Philalèthe retourne le geste, plie le contre-argument et l'inverse, comme un miroir qui refuse obstinément de refléter autre chose que la figure fixe de l'adéquation.

Ce dispositif donne au texte une puissance singulière : le sens s'enroule sur lui-même jusqu'à se dissoudre dans une logorrhée solennelle et vide, où les mots « preuve », « coïncidence », « transparence » deviennent les refrains d'une justification infinie. Ce n'est pas le contenu des

arguments qui frappe, mais leur mécanique. Nietzsche ouvre une brèche dans l'édifice du langage : la convention n'est qu'illusion, la vérité n'est qu'oubli, les concepts ne sont que des métaphores raidies. Philalèthe accourt aussitôt pour colmater la faille : cet oubli n'est pas perte mais fidélité, cette illusion n'est pas mensonge mais exactitude, cette métaphore raidie n'est pas cadavre mais cristal. L'effet est vertigineux : l'effondrement annoncé par Nietzsche se trouve toujours déjà neutralisé, transformé en fondement d'une nouvelle certitude.

Ce dialogue insensé illustre ainsi la structure même de ce que Nietzsche dénonçait : le langage comme grande machine de recouvrement. Car ce que produit Philalèthe, ce n'est pas un raisonnement vivant, mais une rhétorique de répétition, une inflation verbale où chaque objection est retournée comme preuve de l'adéquation. Il n'y a pas d'ouverture, pas de faille consentie ; tout est absorbé, retourné, neutralisé dans le cercle d'une justification infinie. C'est pourquoi sa voix sonne à la fois pompeuse et vide : elle ne fait que redire la même chose sous mille formes, comme un simulacre de pensée.

Et pourtant, dans cette logomachie, quelque chose apparaît : le rire de Nietzsche, peut-être, ou du moins le dévoilement du mécanisme de l'idéologie. Car Philalèthe incarne une figure reconnaissable : celle du commentateur, du théoricien, du rhétoricien qui, face à la mise en question radicale, ne cesse de sauver la face du langage, de maintenir coûte que coûte la croyance dans sa transparence. C'est le masque du discours académique lorsqu'il se replie sur ses propres certitudes, c'est l'ombre de la philosophie qui, au lieu de se risquer dans l'abîme, construit un échafaudage toujours plus haut pour oublier qu'il n'a pas de fondations.

Ainsi, ce dialogue insensé est en vérité profondément éclairant. Nietzsche y perçoit le tissu des illusions, tandis que Philalèthe, à force de les défendre, en montre le vide. Sa rhétorique hypertrophiée devient caricature ; et c'est dans cette caricature que l'on perçoit la justesse de la critique nietzschéenne. La fiction du dialogue ne sert donc pas à équilibrer deux positions, mais à exposer, par contraste, l'impossibilité de sauver le langage de son effondrement. Philalèthe parle beaucoup, trop, mais sa prolixité même devient la preuve du soupçon : il suffit d'un excès de justification pour dévoiler que rien n'est justifiable.

En ce sens, cette confrontation n'est pas seulement comique, elle est tragique : car Philalèthe est la figure de ce que nous faisons tous lorsque nous refusons d'entendre la mise en cause radicale du langage. Il gonfle, il tourne, il répète, mais il ne convainc pas. Il révèle, malgré lui,

que l'adéquation entre mot et monde est un mythe persistant, une illusion qui se nourrit de sa propre logorrhée. Et Nietzsche, par contraste, se fait encore plus lumineux : chaque fragment, par sa précision et sa force, tranche dans ce tissu rhétorique et ramène à la nudité de la question.

Ce dialogue insensé, loin d'être un jeu vain, accomplit donc un geste philosophique rigoureux : il montre, par l'excès même du discours de Philalèthe, la vérité de Nietzsche. Car ce qui ne peut être dit que par gonflement, répétition et circularité se révèle justement comme insoutenable. Et dans ce déséquilibre entre la rigueur fragmentaire et la logorrhée, entre la faille et la justification, éclate la lucidité nietzschéenne : la vérité n'est qu'illusion oubliée, et tout ce que Philalèthe peut faire, c'est en témoigner malgré lui, par la caricature de ses propres mots.

NIETZSCHE : LA RENAISSANCE DE LA SURFACE

Que je n'oublie pas, pour finir, de dire l'essentiel : on revient *régénéré* de pareils abîmes, de pareilles maladies graves, et aussi de la maladie du grave soupçon, on revient comme si l'on avait changé de peau, plus chatouilleux, plus méchant, avec un goût plus subtil pour la joie, avec une langue plus tendre pour toutes les choses bonnes, avec l'esprit plus gai, avec une seconde innocence, plus dangereuse, dans la joie ; on revient plus enfantin et, en même temps, cent fois plus raffiné qu'on ne le fut jamais auparavant. Ah ! combien la jouissance vous répugne maintenant, la jouissance grossière, sourde et grise comme l'entendent généralement les jouisseurs, nos gens « cultivés », nos riches et nos dirigeants ! Avec quelle malice nous écoutons maintenant le grand tintamarre de foire par lequel l'« homme instruit » des grandes villes se laisse imposer des jouissances spirituelles, par l'art, le livre et la musique, aidés de boissons spiritueuses ! Combien aujourd'hui le cri de passion du théâtre nous fait mal à l'oreille, combien est devenu étranger à notre goût tout ce désordre romantique, ce gâchis des sens qu'aime la populace cultivée, sans oublier ses aspirations au sublime, à l'élevé, au tortillé ! Non, s'il faut un art à nous autres convalescents, ce sera un art bien *différent* — un art malicieux, léger fluide, divinement artificiel, un art qui jaillit comme une flamme claire dans un ciel sans nuages ! Avant tout : un art pour les artistes, pour les artistes uniquement. Nous savons mieux à présent ce qui pour *cela* est nécessaire, en première ligne la sérénité, toute espèce de sérénité, mes amis ! aussi en tant qu'artistes : — je pourrais le démontrer. Il y a des choses que nous savons maintenant trop bien, nous, les initiés : il nous faut dès lors apprendre à bien oublier, à bien *ignorer*, en tant qu'artistes ! Et pour ce qui en est de notre avenir, on aura de la

peine à nous retrouver sur les traces de ces jeunes Égyptiens qui la nuit rendent les temples peu sûrs, qui embrassent les statues et veulent absolument dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière ce qui, pour de bonnes raisons, est tenu caché. Non, nous ne trouvons plus de plaisir à cette chose de mauvais goût, la volonté de vérité, de la « vérité à tout prix », cette folie de jeune homme dans l'amour de la vérité : nous avons trop d'expérience pour cela, nous sommes trop sérieux, trop gais, trop éprouvés par le feu, trop profonds... Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité si on lui enlève son voile ; nous avons assez vécu pour écrire cela. C'est aujourd'hui pour nous affaire de convenance de ne pas vouloir tout voir nu, de ne pas vouloir assister à toutes choses, de ne pas vouloir tout comprendre et « savoir ». « Est-il vrai que le bon Dieu est présent partout, demanda une petite fille à sa mère, mais je trouve cela inconvenant. » — Une indication pour les philosophes ! On devrait honorer davantage la pudeur que met la nature à se cacher derrière les énigmes et les multiples incertitudes. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a des raisons de ne pas vouloir montrer ses raisons ! Peut-être son nom est-il *Baubô*, pour parler grec !... Ah ! ces Grecs, ils s'entendaient à *vivre* : pour cela il importe de rester bravement à la surface, de s'en tenir à l'épiderme, d'adorer l'apparence, de croire à la forme, aux sons, aux paroles, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels — *par profondeur* ! Et n'y revenons-nous pas, nous autres casse-cous de l'esprit, qui avons gravi le sommet le plus élevé et le plus dangereux des idées actuelles, pour, de là, regarder alentour, regarder *en bas* ? Ne sommes-nous pas, précisément en cela — des Grecs ? Adorateurs des formes, des sons, des paroles ? À cause de cela — artistes ?

(Nietzsche, « Le gai savoir », Avant-propos, n° 4, 1886-

Ce passage de Nietzsche nous place au cœur d'un paradoxe : après la traversée des abîmes, après la maladie du soupçon, l'esprit ne meurt pas, il renaît. Mais il renaît autrement : plus enfantin et plus raffiné à la fois, plus gai et plus dangereux, marqué par une « seconde innocence ». Le philosophe sort du vertige sceptique comme d'une mue : il a changé de peau. Et ce changement ne l'oriente pas vers une nouvelle profondeur à conquérir, mais vers une légèreté retrouvée, vers l'art des surfaces, vers un art « malicieux, léger, fluide ».

Si l'on veut relier ce texte à l'effondrement du langage, on peut dire que Nietzsche en décrit l'expérience et la transfiguration. L'effondrement, d'abord, c'est le moment où le soupçon

ronge tout : les mots apparaissent vides, les vérités s'écroulent, la « volonté de vérité à tout prix » se révèle folie de jeunesse. Le langage, qui prétendait dévoiler l'essence, se dissout dans son propre excès. C'est le moment du silence menaçant, où les mots cessent de dire et ne sont plus que des échos usés.

Mais Nietzsche ne s'arrête pas à cette ruine. Il découvre qu'au-delà du soupçon, il y a un possible retour : non pas au langage comme dévoilement, mais au langage comme art. C'est une leçon paradoxale : ce n'est pas dans le fond qu'on trouve la profondeur, mais à la surface. Les Grecs, dit-il, étaient « superficiels — par profondeur » : ils savaient adorer l'apparence, les formes, les sons, les paroles, tout l'Olympe de la surface. Et Nietzsche suggère que nous, modernes ébranlés par le soupçon, devrions redevenir Grecs : accepter la vérité voilée, honorer la pudeur des énigmes, renoncer à arracher tous les masques.

Ainsi, l'effondrement du langage, tel que tu le conçois, trouve ici une résonance. Oui, le langage s'effondre lorsqu'il veut être absolu, lorsqu'il se charge de vérité nue, lorsqu'il prétend tout dévoiler. Mais de cet effondrement peut naître une autre parole : non plus le mot comme miroir de l'essence, mais le mot comme chant, comme masque, comme surface lumineuse. Ce n'est plus le langage de la certitude, mais celui de l'art, léger et malicieux, qui se sait voile et qui assume cette fonction comme une profondeur nouvelle.

Dans cette perspective, l'effondrement n'est pas la fin, mais la condition d'un renouveau. On traverse la ruine du sérieux pour retrouver une gaieté plus fine, une innocence plus subtile. Le langage cesse d'être lourd, métaphysique, chargé d'une tâche impossible ; il devient danse, jeu, polyphonie. Il n'abolit pas le soupçon, il le dépasse, comme on sort d'une maladie transformé, avec un goût plus subtil pour la joie et une langue plus tendre pour les choses.

Peut-être est-ce là la grande leçon nietzschéenne pour ton cycle : que l'effondrement du langage n'est pas seulement catastrophe, mais passage. Un passage douloureux, certes, une maladie grave, mais qui ouvre à une autre manière de parler, plus fidèle précisément parce qu'elle renonce à l'illusion de la fidélité. Le langage, effondré comme système de vérité, renaît comme art de l'apparence. Et cette apparence, loin d'être mensonge, est profondeur en surface, lumière qui se joue dans le voile, gaieté qui sourd d'avoir traversé le sérieux.

Effondrement du langage : de Nietzsche à Trakl, vers une polyphonie des failles

Il est une vérité que Nietzsche a dévoilée avec une lucidité implacable : le langage, lorsqu'il prétend dire l'essence des choses, se trompe sur lui-même. Sous l'apparente solidité des concepts, il n'y a que des métaphores raidies, des illusions oubliées. Le langage, au service de la volonté de vérité, devient un voile : il recouvre l'apparence, il la transgresse, il invente un arrière-monde qui n'existe pas. Là se situe le premier effondrement : le langage de la vérité se détruit par excès de prétention, par dénégation de la surface. Il tait ce qu'il devrait dire, il masque ce qu'il croit dévoiler. L'effondrement nietzschéen est critique : il arrache l'illusion, mais ne laisse derrière lui qu'une lucidité désolée.

Trakl, lui, conduit l'effondrement plus loin, au bord du silence. Chez lui, le mot cesse d'être voile, mais il ne retrouve pas pour autant une assurance nouvelle. Il devient fragile, diaphane, transparent jusqu'à s'abolir. Le langage poétique, traversé par l'excès du réel, se dissout dans l'impossibilité du dire. Chaque mot semble interdit, comme consumé de l'intérieur par la phénoménalité qu'il laisse passer. Ce n'est plus seulement l'échec du langage qui se joue, mais sa dissolution : non plus un voile qui recouvre, mais un voile déchiré, traversé, transpercé jusqu'à disparaître. Le langage s'effondre ici dans la lumière même qui le traverse, et cet effondrement poétique est tragique : il ouvre à une transparence qui consume le dire, il confronte la parole à l'impossible.

Mais de cette impossibilité peut surgir un autre langage, déplacé, décentré, polyphonique. Là où Trakl s'approche du silence, un pas de plus peut être tenté : ne plus chercher le centre, ne plus vouloir une parole unifiée, mais laisser les failles parler. L'effondrement devient alors passage vers une polyphonie des fractures, des voix multiples qui se croisent, s'interrompent, se contredisent, sans jamais se refermer sur une totalité. Ce n'est plus le langage de la vérité, ni même celui de la transparence tragique, mais un langage éclaté où chaque faille laisse résonner l'impossible. L'unité se brise, mais dans la brisure s'entend une pluralité qui n'est plus recouvrement, mais ouverture.

Ainsi se dessine une trajectoire : Nietzsche met le langage en procès et le réduit à l'illusion, Trakl le dissout dans la transparence qui interdit de dire, et de cette double faillite surgit la possibilité d'un autre langage, polyphonique, choral, où ce ne sont plus les mots qui recouvrent ou qui se taisent, mais les failles elles-mêmes qui parlent. L'effondrement du langage n'est plus

seulement perte : il devient la condition d'un langage autre, sans centre ni voile, mais habité de fractures, d'éclats, de voix innombrables.